

funèbre était comme une entrée triomphale, après une séparation de près de six ans.

Parmi les cimetières guerriers établis près du village, nous recommandons surtout celui qui se trouve au nord, dans la forêt, près de la route de Neufchâteau, où est enterré le lieutenant d'artillerie français Ernest Psichari, sublime jeune littérateur, petit-fils de Renan. Ce cimetière de la forêt est d'une beauté émouvante dans sa simplicité.

Celui du « Plateau de la forêt », à un kilomètre plus au nord, est aussi dans un merveilleux cadre forestier. De même que celui à gauche de la route vers Orsainfaing, ces champs de repos sont très bien entretenus et journellement visités par une population pieuse qui vient se pencher en silence sur les tombes de héros amis.

VI. — LA VIERRE.

Landes et hautes altitudes. — Le combat de Longlier. — Les fusillés de Hampré. — Pages d'histoire. — Village effondré. — Forêts détruites.

La Vierre est, avec la Rulles, le principal affluent de la Semois. Elle est le collecteur de toutes les sources du plateau central de l'Ardenne au sud de la ligne de partage des eaux de la Sûre, de l'Ourthe et de la Lesse. La branche principale a ses sources sur les hauteurs franchies par la ligne du chemin de fer de Libramont à Bastogne, dans les environs de Bernimont, dans les bois de *Banibois*, de la *Haie Chenet*, de *Grand-faing* (Grande fange), de *Molinfaing* (fange du moulin) et de *Noir Bois*, à plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Hauteurs mélancoliques. C'est l'Ardenne aride, le pays des genêts et des ravins fangeux. Aux environs des villages de *Tronquoy*, de *Respelt*, de *Molinfaing*, de *Laherie*, le paysage quitte un instant sa mine renfrognée et sévère pour devenir riant. Autour de ces petits centres agrestes la culture lutte avec le désert. Que le paysan laisse son champ seulement trois ans sans soins et, spontanément, une exubérante toison de mousse, de genêt, de fougère et de bruyère reparaît !...

Néanmoins, la lande inculte disparaît de plus en plus sous les efforts du laboureur diligent avec le secours des moyens modernes d'agriculture : drainage et engrais chimique. C'est une lutte de tous les instants.

Chaque commune, dans ces hautes altitudes limitant au nord le bassin de la Semois, possède encore des centaines d'hectares de terrains incultes, vastes plateaux coupés de vallées fangeuses, de collines de schiste qui sont encore, de-ci de-là, soumis à l'essartage.

Autrefois, dès l'avril, les hommes partaient avec la large houe, pour soulever des bandes de gazon, qu'ils disposaient en longues lignes parallèles. En août, avec cette tourbe séchée, on formait des meulons, auxquels on mettait le feu, et, pendant quelques jours, des spirales de fumée s'élevaient « des fourneaux », répandant au loin une odeur âcre de terre brûlée.

L'engrais ainsi obtenu donnait à ce sol ingrat une éphémère fécondité. Sur l'étendue non cultivée croissaient librement les bruyères violettes. Elles fournissaient une litière odoriférante, et dont les estocs séchés alimentaient, l'hiver, le foyer du pauvre. De mai à octobre, les troupeaux la parcouraient en tous sens, librement. Cette lande ardennaise, toute pleine de souvenirs et de parfums, est en beaucoup d'endroits disparue. Aujourd'hui on défriche tout ce que l'on peut et le reste est boisé. Dans un quart de siècle, la lande ardennaise aura disparu complètement, déjà son aspect change à vue d'œil (1)...

Les environs des villages, généralement, sont bien cultivés et produisent des récoltes très passables. C'est surtout le pays de la pomme de terre et de l'avoine qui, avec l'élève du bétail, font la richesse de la contrée.

La Vierre naissante salue au passage *Longlier*, son église au bord du ravin. Elle domine le village à l'endroit où Pépin le Bref, roi des Francs, possédait une maison royale dans laquelle il passait les fêtes de Noël et de Pâques, l'an 763.

Longlier fut créé, en 1055, à l'abbaye de Florennes, par le duc de Lotharingie, Godefroid, fils de Gothelon. Alors Longlier devint un prieuré dépendant de Florennes. Le prieuré et la maison seigneuriale firent place à la ferme, à côté de l'église, qui a été incendiée avec une partie du village, lors du passage des Allemands, en 1914.

Le combat de Longlier.

Un sous-officier allemand donne une relation du « combat de Longlier ». Il y mêle des officiers et soldats belges. On sait que les troupes belges étaient alors sur la Meuse. Elles n'ont pu participer à l'action de Longlier.

Voici comment le sous-officier allemand s'exprime :

« Nous marchions sur la route qui va de Martelange à Neufchâteau en prenant toutes les précautions nécessaires à notre sécurité. Notre bataillon marchait en tête. Derrière nous venaient les 1^{er} et 3^e bataillons du 87^e d'infanterie. Le 80^e régiment de fusiliers et le 81^e d'infanterie étaient à notre gauche.

(1) Cf. V. Enclin. *Dans le temps*.

» Vers une heure de l'après-midi, une patrouille qui venait de Longlier vint nous prévenir que nous pouvions avancer sans danger, car cette localité n'était pas occupée par l'ennemi. Après avoir mangé la soupe préparée par les cuisines roulantes, nous poursuivîmes notre chemin. Tout à coup nous entendîmes sur notre droite un bruit insolite, tout nouveau pour nous. Nous nous rendîmes compte aussitôt de ce que c'était : c'était un obus. Il en tomba plusieurs tout près de nous. Aussitôt le major Schmidt donna l'ordre suivant :

« Les 5^e, 6^e et 7^e compagnies avanceront déployées en tirailleurs en » s'abritant derrière la colline située devant elles. La 8^e compagnie restera » en arrière, en réserve. »

» Tous les officiers, l'épée à la main, marchaient en avant de leurs troupes, comme pour une revue.

» Les Français et les Belges (?) tiraient très bien et furent malheureusement aidés par notre propre 27^e d'artillerie, qui tirait sur nous. Après avoir reçu des renforts du 87^e d'infanterie, le colonel Puder donna l'ordre d'attaquer.

» Nous pûmes alors voir de nos propres yeux ce que c'est la réalité de la guerre, que nous ne connaissions que par les livres. Des hommes frappés d'une balle levaient les bras en l'air, tournaient sur eux-mêmes et tombaient, morts ou blessés. Partout, on entendait des cris de douleur et des gémissements, qui se mêlaient aux sifflements des balles et des obus, aux « hurrahs » des soldats et aux commandements des officiers.

» Le capitaine Dunker reçut deux balles et expira le soir même. Le lieutenant Eger, blessé à la main, tomba bientôt évanoui. La 8^e compagnie qui avait été jusque-là tenue en réserve, s'avança à son tour à la gauche de la 5^e compagnie.

» Tout à coup le village de Longlier commença à brûler et les deux premières compagnies reçurent l'ordre de le prendre. L'état-major du 2^e bataillon, dont je faisais partie, se trouvait maintenant à l'aile droite de la 2^e compagnie. Le lieutenant Brunn, un officier qui était aimé de tous ses soldats, reçut une balle en plein cœur au moment même où il donnait un ordre. Le sous-officier Steinbach tombait en même temps que lui.

» Nous pénétrâmes enfin dans Longlier, qui offrit à nos yeux un spectacle désolant. Partout flambaient des maisons; les rues étaient encombrées de cadavres de soldats et de chevaux. Un officier belge (?) était couché en travers d'une poutre encore brûlante; il était à moitié carbonisé; son visage convulsé exprimait une affreuse douleur; le malheureux, tombé là, blessé, avait dû être lentement brûlé vivant.

» Merbach et moi étions en ce moment au poste télégraphique de la gare avec nos ordonnances. Tout à coup nous entendîmes des cris de femmes et d'enfants et nous sortîmes dans la rue. Nous vîmes au milieu d'une troupe d'officiers et de soldats un groupe de civils composé de quatre hommes, deux femmes et cinq enfants. Ces malheureux étaient frappés par les soldats à coups de crosse et à coups de pied. Les soldats criaient que c'étaient ces gens qui avaient tiré sur le colonel von Kriestein, commandant le 87^e d'infanterie, qui venait d'être blessé et qui mourut peu après en Allemagne. Ce ne pouvait être eux, car des balles françaises, belges (?) et allemandes sifflaient de toutes parts. Merbach protégea ces malheureux. Dans une autre maison, tout près de là, une femme tenant un petit enfant dans ses bras fut tuée à coups de crosse en présence de son mari, qui fut ensuite transpercé d'un coup de baïonnette par un soldat du 87^e. Je ne sais ce que devint l'enfant.

» Devant la gare, un jeune lieutenant du 87^e donnait l'ordre à un sous-officier et à deux hommes de mettre le feu à l'hôtel, sous prétexte que c'était de là qu'on aurait pu tirer sur von Kriestein. Ces trois hommes entrèrent d'abord dans la cave de l'hôtel, avec l'espoir d'y trouver du vin. Ils en trouvèrent en effet, mais ils commencèrent bientôt à se quereller, parce que le sous-officier voulait garder pour lui tout le champagne. Ce fut alors un homme du 88^e qui fut chargé de mettre le feu à l'hôtel, ce qu'il fit étage par étage. Beaucoup de maisons furent détruites de cette manière.

» Vers 6 heures, je fus envoyé avec Merbach à la recherche de l'officier-payeur, pour procéder à la distribution des vivres. Nous prîmes un petit chemin entre deux collines à droite de la gare. Nous rencontrâmes bientôt un groupe de soldats allemands, au milieu desquels se trouvait un lieutenant français gravement blessé. Cet officier dit en allemand en nous apercevant : « Messieurs, je vous prie, délivrez-moi de ces bêtes » féroces... » Le malheureux avait une balle dans le bas-ventre et paraissait beaucoup souffrir. Merbach, subitement très excité, lui répondit brutalement : « Prenez garde à ce que vous dites et n'employez pas de » pareilles expressions envers de braves soldats qui font la guerre pour » délivrer le monde de ces sales Français. Aussi vrai que je suis ici, je » ne m'en irai pas que vous n'ayez crevé sous mes yeux. »

» — Lieutenant Merbach, dit l'officier-payeur Herbert, qui venait d'arriver, songez que c'est un officier comme vous, et qu'il est blessé...

» Mais Merbach ne voulait rien entendre et nous renvoya. Il resta seul avec le mourant.

» Je racontai la chose au major Schmidt, qui ordonna à Merbach de prendre le commandement de la 8^e compagnie, dont le capitaine Zieken-

rath avait été blessé. Deux jours après, au combat de Bertrix, Merbach fut tué par un soldat français qui lui asséna un coup de crosse sur la tête. C'était un de mes meilleurs amis.

» Dans le combat de Longlier, le 2^e bataillon avait perdu 5 officiers et 60 hommes tués ou blessés.

» La nuit tombait et nous couchâmes au milieu des morts et des blessés, dont on entendait les cris. Notre bivouac se trouvait dans un endroit situé à environ deux kilomètres à l'est de Longlier, qui brûla toute la nuit. »

(*Les Nouvelles.*)

* * *

Hamipré. — A 3 kilomètres au sud de Longlier et à 2 kilomètres à l'est de Neufchâteau, sur un plateau à 449 mètres d'altitude, se trouve le village de Hamipré, desservi par une halte. L'endroit était habité depuis la plus haute antiquité. On trouve encore au lieu dit *Fond des Lignes* et devant le *Ban Collignon* vingt-quatre tumulus et anciens tombeaux, peu visibles aujourd'hui.

Charles-Eugène, duc d'Arenberg, et Ferdinand-Charles, comte de Loevenstein, fondèrent à Hamipré un couvent de Minimes, en cédant à ces religieux un hôpital et une église avec un terrain contigu. L'église fut construite en 1721.

La population de ce village paisible fut mise en émoi, le 23 août 1914, par l'arrestation et la déportation en Allemagne de six habitants des plus paisibles. Voici dans quel but :

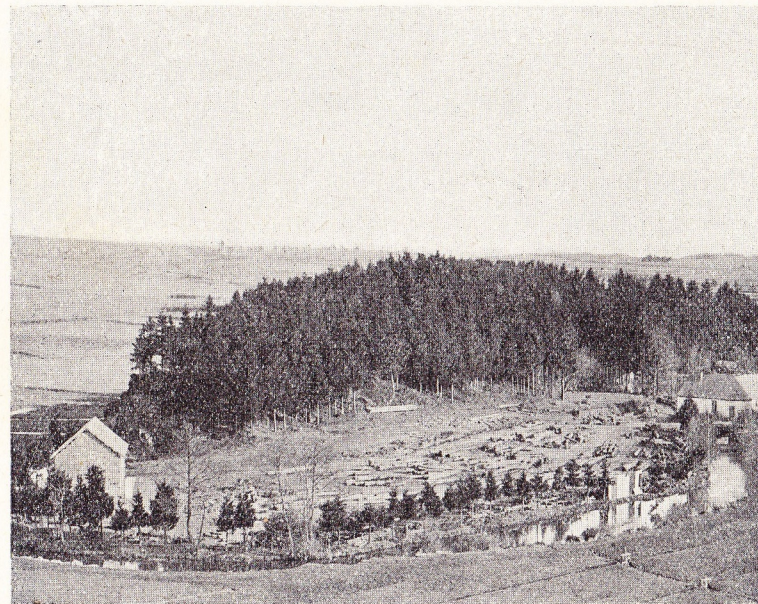
« Alors que la campagne mensongère entreprise en Allemagne au sujet des francs-tireurs et des atrocités que le peuple belge aurait fait subir aux soldats allemands, à Louvain par exemple, battait son plein, il fallait prouver aux populations allemandes que l'autorité militaire savait se défendre ! C'est ainsi que furent ordonnées les fusillades de Trèves et d'Aix-la-Chapelle, fusillades que des jugements superficiels couvraient officiellement.

» Le 25 août 1914, la population de Trèves, d'ordinaire si paisible, est mise en émoi par l'annonce de l'arrivée de six francs-tireurs belges pris en flagrant délit, convoi escorté par la troupe et se rendant à la prison de Trèves. Le lendemain, le peuple manifeste et demande leur exécution, et lors du transfert de ces malheureux dirigés vers la cynique comédie d'un conseil de guerre à huis-clos, la troupe eut grand'peine à les préserver d'un lynchage public.

» Le jugement condamna les trois frères Moreau, Léon Pierret, Adam Debot et son fils Marcel à la peine capitale : la population avait satisfaction.

» La peine du jeune Debot, alors âgé de quatorze ans, est commuée en celle de la réclusion à perpétuité. Il est enfermé dans la prison de Wittlich, où il devait succomber après deux ans de privations et de souffrances. L'officier de l'état civil, en dressant son acte de décès, n'a pas eu honte de renseigner sa profession : écolier.

» Le 27 août, à la pointe du jour, la voiture des cinq condamnés s'avancait lentement vers le champ de tir du Mattheiserwald. Quelques



Neufchâteau. — Scierie Jungers et Hamipré.

instants après, l'écho des montagnes boisées de la Moselle vibrait du bruit sec de la fusillade qui venait de coucher dans la fosse commune ces obscures victimes de la haine teutonne... »

(*La Nation belge*, n° 64, de 1921.)

* * *

Dans la vallée de la Vierre, entre Longlier et Neufchâteau, il y a plusieurs ardoisières en pleine exploitation.

Neufchâteau.

Le ruisseau se glisse sous le chemin de fer, saute et gambade, se plie et se tord dans la direction de Neufchâteau, qu'il égaie et dont il festonne la colline schisteuse aux flancs de laquelle sont enchâssées les habitations de la riante petite ville couronnée d'une église en forme de temple grec qui, vu de la ligne de chemin de fer, laisse au tout un aspect disgracieux, à cause précisément du fronton hellénique de l'église qui ne cadre pas avec le paysage.

Il faut risquer une excursion en ville, par la route de Longlier, pour apprécier le charme de ce chef-lieu d'arrondissement. Contournez le massif qui lui sert d'assise, et vous verrez que vous n'aurez pas perdu votre temps : les coins curieux, les perspectives riantes ne manquent pas.

Un des meilleurs points de vue pour juger de l'ensemble de l'agglomération est sur la route d'Arlon, au coude que fait la double ligne de sapins en sortant du village de *Hamipré*. « Vous avez, devant les yeux, le spectacle assez étrange d'une ville brusquement jetée avec son église, son palais de justice, sa prison, sa banque, ses établissements d'instruction, au milieu de la froide solitude des bois de sapins et des pentes de l'Ardenne.

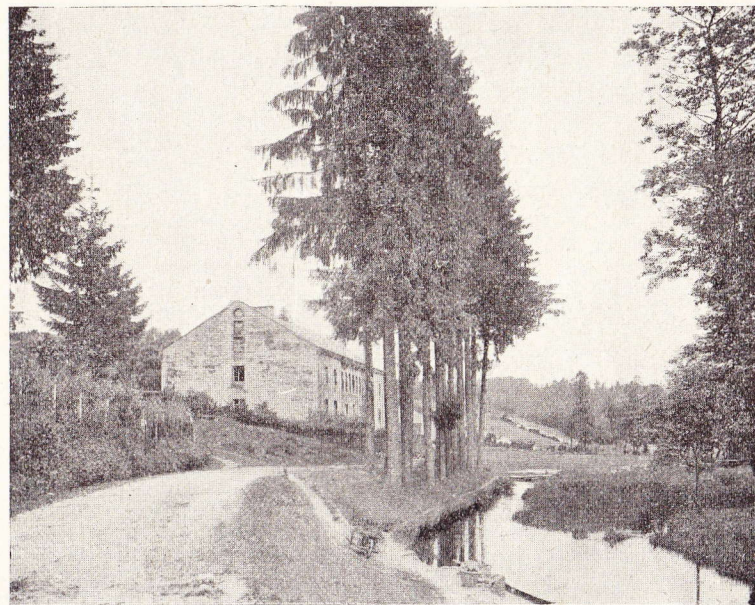
» Dans son cadre de bois, d'horizons nus, de pentes abruptes ou cultivées, le tableau d'une ville apparaissant soudainement avec son confort, ses hôtels, son commerce au milieu des solitudes de l'Ardenne met dans l'âme une impression étrange qui doit rappeler celle qu'éprouve le voyageur arrivant à une oasis après une longue étape dans le désert (1). »

Neufchâteau est fort ancien. Au VIII^e siècle son *château* était *neuf*, d'où son nom. Comme toutes choses, le temps l'a vieilli et... ruiné. Il avait neuf tours, ainsi que l'indique un vieux plan que je possède. Les Français, en 1555, les abattirent avec le manoir. Les ruines se sont émiettées et ont probablement procuré les matériaux nécessaires à la construction des bicoques de l'ancien chemin de ronde, aujourd'hui rue *Derrière le Château*. Les restes des murs rasés s'étagent encore autour du mamelon. Un « tunnel » passe sous la butte chestrolaise pour livrer passage au *chemin du Moulin*. L'église, entre la gendarmerie, l'ancien palais de justice et, derrière, un bâtiment d'hospice avec sa tourelle recoiffée contre laquelle s'appuie une Notre-Dame de Lourdes, occupe l'esplanade du vieux château fort des seigneurs de Neufchâteau. La nouvelle ville s'empare du plateau et encadre déjà la route vers la gare de Longlier-Neufchâteau sur presque toute sa longueur.

(1) Painporté. — Monographie.

Les foires de cette petite ville sont très fréquentées. Elles sont une des meilleures sources du commerce local.

De puissants seigneurs commandaient la forteresse de Neufchâteau. Ils étaient alliés à ceux de Montaigu et de Rochefort et bientôt ces trois maisons n'en font plus qu'une. Au XV^e siècle, Jean de Neufchâteau, seigneur de Montaigu et de Rochefort, figure au nombre des vingt-quatre premiers chevaliers de la Toison d'or, ordre fondé en 1429 par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Dans une assemblée de cet ordre, tenue à Dijon, on voit figurer Thibaut, seigneur de Neufchâteau (1433);



Neufchâteau. — Tannerie Gerard. — La Vierre.

d'autres seigneurs de Neufchâteau, Montaigu et Rochefort furent encore revêtus de cette haute dignité. Ce qui témoigne en faveur de leur mérite.

La guerre a ajouté une lamentable page à l'histoire de Neufchâteau. Une escarmouche assez sanglante a eu lieu dans la ville même et aux environs immédiats. Un duel d'artillerie y rugissait longtemps. La ville même a eu beaucoup à souffrir. Que de maisons incendiées ! Que de civils molestés !

Les promenades classiques de Neufchâteau sont : le *Moulin du Terme* (Bergh) sur la Vierre; à *Malonne* (route de Florenville) et

Warmifontaine. Elles sont agréables. Warmifontaine a des ardoisières et un château en ruines, dit *Château des Lutons*, dans la direction de *Harfontaine*. La légende y a enfoui un coffre d'or gardé par les lutons ou nutons.

Warmifontaine a aussi une triste page à son actif depuis la parution de la première édition de cet ouvrage. La guerre n'en est pas cause, mais un glissement naturel du sol provoqué par le creusement des galeries d'ardoisières sous l'agglomération. Il a anéanti l'industrie florissante de ce bassin ardoisier. C'était le 29 mars 1912 que le sol sur lequel est bâti ce charmant village ardennais descendait avec fracas dans les profondeurs, amenant la mort du village. Des maisons s'écroulèrent; les cavités des ardoisières furent bloquées par la chute des terres et des pierres et les ouvriers durent chercher leur pain ailleurs.

Près de Martilly, la Vierre se grossit de deux autres ruisseaux, dont l'un descend de *Neuwillers*, près de *Recogne*, et l'autre du bois d'*Autrouge*, au nord de *Bertrix*.

Les bords de la Vierre ne sont pas sans intérêt. Ils ne présentent rien de saillant pourtant jusque *Straimont*, mais depuis la lisière de la forêt de Chiny son aspect change et la rivière poissonneuse devient d'une sauvagerie indescrivable.

Suxy est intéressant, vieux, agreste, entouré d'une large couronne de forêts épaisses. On pourrait croire que l'isolement a conservé à ce coin perdu plus qu'ailleurs des mœurs archaïques. Il n'en est rien. Une partie des habitants de Suxy, comme ceux de Habay, ont franchi la ceinture boisée et, de bonne heure, sont allés goûter la civilisation chez leurs voisins du midi. Comme des Savoyards, ils rentrent de leurs pérégrinations de France lorsque leur pécule est suffisamment gros. Les vieilles maisons prennent un air plus riant. L'antique petite église au milieu du cimetière a été rasée. Une nouvelle s'élève à l'extrémité du village. On dit même des jeunes filles de Suxy, qu'elles marchent en se trémoussant, en se dandinant, d'où le proverbe : *Elle va à viche (à vis) comme les filles de Chuchy*.

La Vierre et le ruisseau tributaire qui arrose Suxy rendent pittoresque la vaste clairière, le champ clos où les braves cultivateurs s'escriment avec l'aridité de leur sol ardennais.

Situé sur la route romaine reliant Reims à Cologne, Suxy fut un endroit important au moyen âge. En effet, un comte de Chiny, sachant que saint Thibaut avait exercé la profession de charbonnier dans la forêt de Chiny, fit bâtir une chapelle en l'honneur de ce saint sur la montagne où l'on disait que le saint solitaire avait eu sa cabane. Autour de la chapelle

se bâtit une *ville*, dit la tradition, à cause des miracles qui s'y faisaient. Cette ville fut détruite par Evrard de la Marck en 1430, et il n'en est resté que le village actuel.

Le *château des Croisettes*, à un quart d'heure de Suxy, avec son domaine forestier était une des plus belles propriétés du Luxembourg. Son propriétaire, le prince de Ligne, l'a vendu en deux lots : le premier lot comprend le château et les biens qui l'avoisinent. Il a été acheté par M. Leclercq-van Volxem, avocat. Le second, une des plus belles et des plus vastes forêts du pays, est devenu propriété d'un vandale acquéreur. Cette belle forêt est tombée sous la cognée. C'est un méfait dont la contrée se ressentira. Ce vandalisme est sévèrement jugé dans le pays et avec raison. N'aurait-on pas dû empêcher ces ravages contre nature ?

Sous l'occupation, des déprédations pareilles ont été continuées dans toute la contrée.

La forêt ne remplit point seulement un office de beauté, elle ne pare pas seulement la campagne. Ses racines pompent vigoureusement les eaux souterraines ou effleurantes, au grand profit des populations. La forêt de plaine rend le climat salubre. Elle joue en quelque sorte le rôle de filtre pour les eaux.

A tous égards, on le voit, même en laissant de côté son rôle économique, l'importance de la forêt est capitale.

La forêt n'offre point seulement l'agrément de son ombrage contre les morsures du soleil, les ressources de sa faune et de sa flore de cryptogames, le rempart stratégique de sa végétation; elle joue un admirable rôle régulateur dans la climatologie et l'hydrographie, et son influence économique est considérable.

Olivier de Serres résumait à merveille ce double rôle : « Forêts et prairies, disait-il, sont pour la région santé et richesse. »

La forêt doit être perpétuée, car il y a une harmonie parfaite entre l'arbre et l'eau, entre la montagne et la sylve, entre la futaie et la rivière.

Dans les gorges touffues de l'antique forêt de Chiny, la Vierre est d'une sauvagerie étonnante et difficilement abordable. Après un parcours plein de mystères de plusieurs heures, la sombre rivière, sauvage rejeton de la fruste Ardenne, se jette dans la riante Semois, entre Les Bulles et Jamoigne.

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter.
Baron de Reiffenberg.

LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS

PAR

JOSEPH REMISCH

avec une carte au 100,000^e de l'Institut cartographique militaire.



SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES

ERRATA

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
Page 121, après la ligne 33^e, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-